



IRN Postcolonial Print Cultures

Entretien avec Laetitia Zecchini

Pourriez-vous revenir succinctement sur votre parcours de recherche ?

Après un double cursus en lettres modernes et en études anglaises, j'ai soutenu une thèse sur la poésie indienne contemporaine en anglais et en hindi, et ai intégré le CNRS et THALIM l'année suivante, en 2008. Les

rapports qu'entretiennent poétique et politique guidaient déjà une partie de mes travaux (le titre, très glissant, de ma thèse était « Poétique de la relation et de la dissidence ») et j'ai pu travailler par la suite sur des questions en effet directement politiques : censure et liberté d'expression, collectifs et organisations d'écrivains, guerre froide culturelle, etc. Mais je dirais que ce qui m'intéresse aussi, et il faudrait bien sûr développer, c'est la manière dont la littérature peut être politique *en tant que* littérature.

Je travaille également sur des genres, comme la poésie ou l'essai critique, des formes, comme les petites revues indiennes, ou des archives souvent fragiles ou négligées, à partir desquels s'écrivent d'autres histoires du modernisme, du cosmopolitisme et de la décolonisation. C'est peut-être cela « l'activisme » scientifique qui me tient à cœur : contribuer à valoriser, et ce aussi par la traduction que je pratique avec un grand plaisir, des voix, des textes ou des généalogies remarquables mais souvent oubliés. C'est sans doute aussi l'expérience qui nous rassemble au sein de l'International Research Network on Postcolonial Print Cultures, financé par le CNRS, que je coordonne¹.

Pourriez-vous nous présenter les objectifs scientifiques du réseau ?

Le terme de « print culture » cristallise une partie de ces objectifs, dans la mesure où il rend compte des conditions d'émergence et de production de ce que nous nommons littérature. Dans certains contextes, la littérature ne se réduit pas à la textualité et la forme du livre n'est pas forcément privilégiée. Beaucoup d'entre nous, par exemple, travaillent sur des périodiques. Nos recherches montrent que ces formes et médias longtemps considérés comme des « notes de bas de page » de l'histoire littéraire ont pu jouer un rôle crucial dans le développement des cultures littéraires des Suds ; qu'ils ont pu constituer le creuset intellectuel et esthétique des processus d'émancipation et d'indépendance, comme des transferts à double sens Nord/Sud ; et permettent enfin de décentrer les champs institutionnalisés de la « littérature mondiale » ou de la « littérature postcoloniale » (largement théorisés à partir du roman), de repenser les frontières du champ littéraire.

De plus en plus de travaux existent sur ces cultures de l'imprimé, mais ils sont souvent fragmentés entre contextes, langues, approches, et même traditions académiques. Mon souhait était donc de contribuer à leur décloison, et par exemple au dialogue entre la recherche « africaniste » francophone et la recherche anglophone sur le sous-continent indien. Enfin, nous connaissons les polémiques, et je dirais de mon côté, les malentendus, qui entourent la réception de travaux qui se rapportent au champ des études postcoloniales en France. J'aimerais que cet IRN puisse contribuer à les dissiper en montrant notamment que les travaux

sur ces cultures de l'imprimé postcoloniales sont issus d'un travail patient et rigoureux en archives.

Ce réseau rassemble de nombreux partenaires

internationaux, comment se structure votre travail commun ?

L'IRN rassemble en effet une quarantaine de chercheuses et chercheurs de disciplines variées appartenant à 8 institutions réparties sur 6 pays et 4 continents, qui travaillent sur ces littératures et cultures dans différents contextes (Asie, Afrique, Amériques, Moyen-Orient, etc.), et en différentes langues (anglais, français, arabe, hindi, bengali, swahili, etc.) Le travail en commun ne va donc pas de soi ! Le site internet aide beaucoup, et nous avons aussi mis en place une newsletter régulière et un séminaire virtuel bimensuel. Heureusement aussi, nous avons de nombreux événements en présence prévus dans les cinq prochaines années : le premier atelier a eu lieu en juin, et je tenais beaucoup, pour permettre à tous les membres de l'IRN qui le souhaitent de participer a posteriori à nos échanges, à ce qu'un compte-rendu, que nous avons d'ailleurs rédigé à plusieurs mains, soit disponible. Début 2024 nous allons organiser une journée d'étude « Postcolonial Print Cultures Before the Postcolonial » et en juillet une conférence sur « Law and Print » (axée sur des questions de censure, de propagande et de copyright). Ces deux événements se tiendront à Paris. A partir de 2025 d'autres conférences sont prévues dans les institutions partenaires de l'IRN, à Calcutta, Chicago, Johannesburg et ailleurs.

De quelle manière, selon vous, cet IRN contribue-t-il à la diffusion scientifique de THALIM ?

Cet IRN a l'objectif de contribuer à la fois à la diffusion des recherches de THALIM, et plus largement du CNRS et de la recherche française. Je m'explique. Le noyau du réseau s'est constitué en 2017, autour de deux collègues de NYU et Newcastle University. Il a permis d'organiser pendant 3 ans une série d'événements aux États-Unis et au Royaume-Uni, mais aussi d'instituer un champ de recherche récemment consacré par la parution du *Bloomsbury Handbook of Postcolonial Print Cultures*. Or j'avais été surprise de constater l'absence de collègues du CNRS ou de l'université française à ces discussions et ces événements. Cela me semblait d'autant plus étonnant qu'il y a des chercheurs et chercheuses exceptionnels en France qui n'utilisent pas forcément le terme de « print culture », mais dont les travaux me semblent en partie recouper ce champ. L'un des objectifs de l'IRN était donc de les associer à ces réflexions, et c'est la raison pour laquelle je suis particulièrement heureuse de la participation à THALIM de Maëline Le Lay, Tristan Leperlier, Céline Gahungu, Xavier Garnier et Ada Ackerman, et aussi de l'implication de l'équipe « Manuscrits francophones » (ITEM), dont les travaux sont remarquables. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai voulu rapidement organiser un premier atelier à Paris. Celui-ci avait pour vocation de rassembler chercheurs et chercheuses de THALIM et de l'ITEM autour de la question fédératrice des archives, pour nous permettre de nous familiariser avec nos champs de recherche, méthodologies et terrains respectifs, mais surtout de faire émerger des questionnements communs. Ces premiers échanges furent extrêmement riches et fructueux, et annoncent des collaborations prometteuses.

Propos recueillis par Peggy Cardon.

¹ L'IRN a obtenu un financement complémentaire de l'EUR Translitterae (PSL), et de l'International Institute of Research in Paris de l'Université de Chicago